

Matin Météorologique.

Washington, D. C., 1 décembre.—
Prévisions pour la Louisiane:
—pluie mardi, beau et plus
froid mercredi, vents frais à rifs
d'est à sud sur la côte devenant
variables.

REOUVERTURE

—DU—

CONGRES.

C'est aujourd'hui que s'ouvre
la dernière session du cinquante-
septième Congrès. Elle sera né-
cessairement courte, comme tou-
tes celles de ce genre, mais aussi
très affairée, car on ne veut pas
laisser aller sans fronde en ma-
tière importante. Tout indique
au contraire qu'elle restera stérile.
Elle doit débiter comme à l'ordinaire
par la lecture du message du
Président qui occupe sans aucun doute toute
la séance. Puis les deux Chambres,
fatiguées de cette longue audien-
ce, prendront quelque repos et ne
se réuniront que le lendemain.

Tout le monde sait que la plus
grande question du moment est
celle des trusts. Tous les chefs
de parti sont d'accord pour leur
faire la guerre, même ceux qui
les ont jusqu'ici soutenus ouver-
tement ou sourdement. Il faut
donc nous attendre à une pluie
torrentielle de projets plus ou
moins efficaces, plus ou moins
contradictoires contre les trusts
—ce qui va occuper une grande
partie des séances; d'où il faut
conclure qu'aucune des deux
Chambres ne réussira à rien de
bon et d'efficace sur ce sujet.

Elles le voudraient, du reste,
qu'elles n'en auraient pas le
temps. Il nous faut donc faire
notre deuil de la réforme du tarif,
de toute mesure ayant pour but
d'affaiblir la puissance des trusts
et d'en délier le pays pour le
moment. Or c'est là la seule
grave question de politique in-
térieure qui se débat en ce mo-
ment; sous ce rapport, il y a
peu de chose à attendre, absolu-
ment rien, ne se fera, ni ne se
tentera avant le mois de mars.

Après l'imbricage des Trusts,
vient en première ligne le traité
de réciprocité avec Cuba, et l'on
peut affirmer, sans crainte de se
tromper, que cette question va
être remise immédiatement sur
le tapis par M. Roosevelt.

On sait quelle opiniâtreté il
apporte dans la lutte, quand il
s'agit de soutenir des idées qui
lui sont chères. Il ne lâche jamais
prise. Sous ce rapport cependant
nous pouvons nous rassurer pour
le moment.

Cette affaire passionne beau-
coup les esprits; elle provoquera
de longues discussions et suivra le
même chemin que les projets
relatifs. On parlera peut-être
beaucoup, mais on ne fera rien.
A moins de quelque incident
tout-à-fait imprévu, la session
qui commença restera stérile.

Pour notre part, en Louisiane,
nous n'avons qu'à défendre notre
bien, notre hôtel des Monnaies
que l'on veut abolir et transporter
au fond du Colorado, à Den-
ver. Là, il y a quelque danger,
car il suffit d'un vote de surprise
pour nous priver de cette ins-
titution, une des plus anciennes
qu'il y ait aux Etats-Unis.

Bureau la "Sparkling Abita Wa-
ters" \$1.00 la douzaine de bouteille
livrée à domicile.

La Grève par sym-
pathie.

Nous vivons à une époque où
la grève est devenue presque in-
évitable, de laquelle les patrons,
les capitalistes, les trusts, mal-
gré toutes leurs ressources finan-
cières, n'ont que bien difficile-
ment raison, à laquelle même ils
sont souvent obligés de céder,
aux applaudissements de la gé-
nératrice assistée des débauchés. Ce
sont ces applaudissements qui ont
enhardi les grévistes, qui ont
osé, à l'heure qu'il est, les deux
mondes.

Des grèves, il y en a partout et
elles prennent toutes les formes,
même les plus étranges, et pro-
duisent de toutes les occasions. Nous
en sommes arrivés aujourd'hui à ce
que l'on appelle les grèves par
sympathie.

Qu'est-ce qu'une grève par
sympathie? Une grande cor-
poration industrielle, un corps
de métier fait très conven-
ablement ses affaires; les
ouvriers n'ont pas à se plain-
dre des patrons; il règne entre
eux une parfaite harmonie, mais
une autre maison, une autre cor-
poration entre en lutte avec ses
employés, et il faut que les ou-
vriers qui sont satisfaits de leur
situation abandonnent les tra-
vaux dont ils vivent, eux et leurs
familles, pour faire plaisir à des
méscontents qui sont pour eux
des étrangers, en définitive! Il y
a là un fait étrange que nous
avons peine à nous expliquer.

Nous avions cru jusqu'ici que
la grève par sympathie—était
la triste privation des Etats du
Nord de l'Union; il n'en est rien.
Elle sévit en Europe autant et
plus encore qu'en Amérique. Elle
vient d'éclater à Marseille dans
les conditions les plus fâcheuses.
Tous les travaux du port sont
suspendus parce que les ouvriers
d'une compagnie ont jugé à pro-
pos de se mettre en grève.

Trente-neuf (39) navires qui
se trouvaient dans le port sont
désertés par leurs équipages. Il
en est de même de tous ceux qui
sont partis récemment de Mar-
seille. Arrivés à leur port de
destination ils ont dû en abandonner
leurs navires. On conçoit le désordre
qui en résulte, le commerce mari-
time et les pertes qui en sont
les conséquences.

Si nous relevons ce fait vérita-
blement lamentable, c'est que
nous sommes exposés à tout
moment au même malheur. Il
est temps de prendre de sérieuses
mesures pour y mettre fin.
La grève peut être parfois une
nécessité, mais elle est toujours
un mal, et ceux qui en font une
affaire de fantaisie ou de senti-
ment sont bien coupables, quels
qu'ils soient.

BUREAU

—DES—

COMMISSAIRES DU PORT

DE LA

NOUVELLE-ORLEANS.

Sixième Rapport Annuel.

Nous avons sous les yeux le
Sixième Rapport annuel du Bu-
reau des Commissaires du Port
de la Nouvelle-Orléans à Son
Excellence le gouverneur W. W.
Heard, de la Louisiane, sur l'an-
née commencée le 1er septembre
1901 et se terminant le 31 août
1902.

C'est un travail à la fois con-
sacré et minutieux de près
de cent pages; comprenant exac-
tement tout le mouvement qui
s'est opéré dans le port
durant l'année commerciale
1901-1902, les changements qui
ont eu lieu dans le personnel du
Bureau, le nombre de navires de
toute sorte, de toute capacité en
partance ou en arrivage, ainsi
que les travaux qui se sont ac-
complis dans le port durant cette
même période et le chiffre des
dépenses de recettes du Bureau.
Le nombre des navires expé-
diés et arrivés a été de 1001,
ayant un tonnage général de
4,000,635 tonnes.

Barres 4,000,000 et tant de
barres 2,278,224 ont trouvé place
sur nos quais, soit 589 pour
cent, contre 495 pour cent seule-
ment l'année précédente. Le pro-
gramme, comme on le voit, est con-
sidérable.

Les droits de quaiage se sont
élevés à \$186,201.54, soit un
moyen de 7 cents 3/10 la ton-
ne. Quant aux travaux accom-
plis ou en cours d'exécution, ils
sont de la plus haute importance
et font le plus grand honneur à
la commission dont M. Hugh M.
Olesky est le président et M. E.
Cope le surintendant.

—LA—

Télégraphie sans fil

Service de nouvelles dans

Paris.

Un journal de Paris a récem-
ment montré le rôle capital que
la Télégraphie sans fil est appe-
lée à jouer sur les Océans. Il
résulte de toutes les expériences
faites qu'elle est aujourd'hui l'uni-
que et indispensable instru-
ment des communications télé-
graphiques entre le littoral et
les navires passant au large et
qu'elle pourra fonctionner constam-
ment sur toute l'étendue des
mers grâce à ses appareils que
tous les bâtiments de guerre, de
transport ou de commerce possé-
deront à leur bord. Le premier
poste industriel de la nou-
velle télégraphie maritime
sera dû à l'initiative
résolue et hardie de la "Société
des Télégraphes sans fil". Il
commencera à fonctionner bien-
tôt, au cap de la Hague près de
Oberbourg. Le second poste,
celui du cap Gris Nez sera instal-
lé presque aussitôt après. On le
termine en ce moment.

En même temps qu'elle s'oc-
cupe de ce service côtier, la "So-
ciété française des Télégraphes
sans fil" se dispose à assurer
dans Paris un service tout à fait
inédit de distribution à domicile
de toutes les "Nouvelles du jour".
Il suffira d'être son abonné pour
les recevoir chez soi, sans quit-
ter son fauteuil.

Un poste central transmettra
télégraphiquement ces informa-
tions fraîches aux postes récep-
teurs établis dans les vingt
arrondissements de Paris comme
dans la petite et la grande ban-
lieue, et des yeux et des portes
seront aussitôt aux abonnés. Plus
de retards préjudiciables, plus
d'attentes irritantes! Particuliers,
gens d'affaires, négociants,
industriels, toutes les classes
sociales seront averties à la même
heure des événements suscep-
tibles d'intéresser leur curiosité,
d'influencer le marché, d'émoi-
ver l'opinion, que ces événe-
ments se produisent sur la place,
en province ou à l'étranger. Les
gros "faits divers", un krach
financier, une séance sensation-
nelle des Chambres, les catastro-

phes atmosphériques seront
signalés aux abonnés au théâ-
tre. Quant on aura pris l'habitude
d'être renseigné directement par
cette voie ultra-rapide, on ne
pourra plus s'en débarrasser parce
qu'on y trouvera autant d'agré-
ment que de profit.

Une avancée d'une heure, voire
de quelques minutes, ne peut-
elle pas avoir, pour un commer-
çant, par exemple, une impor-
tance capitale? Pour les sports-
men, les parieurs aux courses
et les se comptant par centaines
de mille—la "Société française
des Télégraphes sans fil" sera
l'avertisseur instantané. Le
moindre incident hippique sera
recueilli par ses postes mobiles
sur les hippodromes mêmes et
transmis sur le champ à l'im-
mense clientèle. Par elle aussi,
ils apprendront les résultats des
courses—trois et quatre heures
plus tôt qu'aujourd'hui. Inutile
d'ajouter si l'on se pressera dans
les cercles, les cafés, les bars, les
hôtels, les restaurants, dans tous
les lieux publics—abonnés
au service des messages dès le
premier jour—pour avoir les
nouvelles anxieusement atten-
dées.

Paris sera la première ville du
monde qui sera dotée de cette
nouveau qui tient du prodige.
Ce sera l'actualité parisienne,
française, européenne, voire uni-
verselle, prise sur le vif et portée
avec la rapidité de l'éclair, par
la télégraphie sans fil, à la con-
science non pas d'une élite,
mais de tout le monde. L'abon-
nement sera à un prix si réduit
—ou 300 fr par an—que les
abonnés seront légion. Ajoutons,
ce qui ne sera pas le côté le
moins extraordinaire de cette
organisation sans rivale et sans
précédent, qu'elle ne coûtera pas
un sou à l'Etat qui la maintiendra
sous son haut contrôle et qu'elle
rapportera en outre au Trésor un
revenu nouveau auquel il ne
s'attendait pas.

—LA—

NOUVELLES ARTISTIQUES.

Les représentations à l'Opéra
de Milan d'"Adrienne Lecou-
vreur" continuent à attirer de
vants le nombreux public, le suc-
cès de la nouvelle œuvre du
maître Cilea, qui s'était déjà
révélé un excellent compositeur
dans son dernier opéra "l'Artés-
ienne".

Le nouvel opéra est du reste
interprété d'une façon magistrale
par Mmes Pandolfini et Gibban-
do, le ténor Caruso, le baryton
de Luca et tous les autres arti-
stes. L'opéra ne quittera pas de
si tôt l'affiche, devant la grande
faveur du public.

Yvette Guilbert, de passage
en Hollande, a dû donner une
seconde représentation s'appel-
lant "Amsterdam" et à La
Haye, beaucoup de monde n'a-
yant plus trouvé de place aux
premières représentations annon-
cées "uniques", il en est de mé-
me pour Liège où la diva est
retournée le 19, la salle du Grand-
Théâtre ayant été comblée dès le
premier soir. La troupe Aehard
seconda victorieusement l'artiste.

Une lettre de M. Mounet-
Sully.

Le doyen de la Comédie Fran-
çaise consacrerait à une tournée
en Italie une partie du mois de
coulé qu'il prendra cet hiver.

A ce sujet, M. Mounet-Sully a
écrit au journal "l'Italie"—qui
lui demandait son itinéraire—la
lettre suivante:

Cher monsieur,
Votre lettre me fait un grand
plaisir, et cela pour plusieurs
raisons dont la meilleure est que
j'adore l'Italie, que j'ai de bons

amis à Rome et à Florence, et
que je serais enchanté de cette
occasion de revoir la main à mon
excellent ami Novelli, dont j'ad-
mire le talent et dont j'aime le
caractère; et au grand Salvini,
dont je ne puis me rappeler les
représentations trop lointaines
sans qu'un grand frisson d'eu-
thousiasme affectueux me traverse
et me secoue...

Mais je ne m'occupe pas mol-
tôt de mes affaires et je ne
suis pas au juste quel est l'in-
certain adopté par mon impres-
sario, M. Labrayère. Je viens de
lui écrire à ce sujet, et, selon
toute probabilité, vous recevrez
bientôt une lettre de lui.

Je vous écris ces quelques
lignes simplement pour vous re-
mercier de votre bonne pensée
et vous assurer encore une fois
de tout le plaisir que m'a fait
votre lettre cordiale.

Bien vôtre,

MOUNET-SULLY.

—LA—

La salle fondée par Verdi pour
les musiciens sera ouvert, à Rome,
dans le courant de février 1903.

Il y aura place pour cent pen-
sionnaires (soixante hommes et
quarante femmes). Les hommes
et les femmes vivront séparé-
ment et se rencontreront seule-
ment au salon, qui sera com-
mun.

La salle Verdi est située au
milieu d'un parc splendide et
l'installation est toute moderne
et confortable.

Dans cette maison se trouvera
un musée Verdi, contenant toutes
les reliques du grand musicien:
ses pianos, sa table de travail,
ses portraits, ses diplômes, ses
décorations et les nombreux
cadeaux qu'il a reçus durant sa
vie. Une de ses amies, la canta-
trice Stoltz, qui créa plusieurs
de ses ouvrages, morte depuis
peu, a laissé une somme de 30,
000 francs pour la décoration de
la crypte contenant les restes de
Verdi.

La série des dix représentations
de "Madame Sans-Gêne", donnée
pour la rentrée de Mme Réjane au
Vauvillain à Paris a produit le
somme de 57,272 francs, soit une
moyenne de 5,727 francs!

En présence d'un tel résultat,
M. Porel s'est décidé à donner
"Madame Sans-Gêne" dix fois
encore; après quoi, la pièce si
populaire de —M. Victorien
Sardou et Emile Moreau a pris
rang dans le répertoire du
Vauvillain et alternera, au
moment voulu, avec un spectacle
nouveau.

Le lendemain de la dernière
représentation de cette série de
"Madame Sans-Gêne", le 27
novembre, a été donnée la pre-
mière représentation de "Jong",
la comédie nouvelle en trois
actes, de Mme Jeanno Marzi et
de M. Albert Guinon.

L'immense succès de "Résur-
rection" à l'Opéra, qui s'est
confirmé et accentué encore
récemment n'a pas seulement
ému Paris, mais a suscité dans
toute l'Europe un grand mouve-
ment d'enthousiasme. Le drame
de M. Henry Bataille semble
avoir déterminé l'heure de l'apo-
théose universelle du grand
Tolstoï.

Les principales scènes de l'Eu-
rope se préparent à monter
"Résurrection", et M. Bataille
est sur le point de conclure avec
M. Hahn pour l'Allemagne, M.
Strakosch pour la Scandinavie
et la Hongrie, miss Marbury
pour l'Amérique [traduction de
M. Morton].

L'autre jour, le célèbre comé-
dien anglais, M. H. Beerholm
Tree, directeur de Her Majesty's
Theatre, le premier des théâtres

de Londres, est arrivé à Paris,
accompagné de son distingué
collaborateur M. Lionel Hart,
pour voir la pièce de M. Henry
Bataille, dont il se propose de
représenter une traduction, et se
rencontrer en même temps avec
l'auteur.

M. Beerholm Tree, qui joue
en ce moment une pièce qui fait
courir tout Londres, "la Villa
éternelle", a profité du diman-
che, où les théâtres anglais sont
fermés, pour franchir le détroit.

THEATRES.

THEATRE DE L'OPERA.

Il n'y avait pas, dimanche, à la
matinée, l'auditeur qui méritait
la belle représentation des Illegu-
nats que nous ont données les ar-
tistes du Théâtre de l'Opéra. Mlle
Gulcham dans le rôle de Valenti-
na, et M. de Mauroy dans celui de
Ranol, ont été chaleureusement ap-
plaudis. Les autres artistes ont
été aussi, très en large part des
faveurs du public.

Dimanche soir, Mlle Ricordeau
première chanteuse d'opéra a dé-
buté dans le rôle d'Irma, de Grand-
Mogol. Elle a la voix un peu lé-
gère, mais d'un timbre agréable, et
elle sait chanter.

Nous lui voudrions un peu plus
d'extériorité; cela lui viendra quand
elle aura surmonté l'émotion que
doit éprouver toute chanteuse
s'efforçant pour la première fois
les fers d'une rampe qui lui est
étrangère.

Mlle Daria a fait un ravissant
debut dans le rôle de la princi-
pale Bengalis.

M. Salapry a fort bien chanté et
joué le rôle de Joazeul.

Ces deux soirées ont été très
brillantes d'assistance aux repré-
sentations de dimanche soir à l'Opé-
ra. M. St. Marcel et Maillard ont
été très remarqués pour leur jeu
et leur verve et leur talent.

Dimanche, leurs saillies et leur
jeu plein d'entrain ont été étonnamment
amusés la salle. Ces messieurs sont
deux artistes dans toute l'acception
du mot.

Les ballets ont été très bien exé-
cutés.

Ce soir, reprise de "Roméo et Ju-
liette", et jeudi soir, la "Juive".

BUSQUET HOUZAT.

THEATRE TULANE.

Dimanche soir, le Tulane donnait
le charmant opéra comique "The
Strollers", pour les débuts
de Miss Marguerita Sylva.

"The Strollers" sont la simple
histoire d'une bohémienne qui par-
court le monde en compagnie de
son amoureux et fait une horrible
travaille qui cause son arresta-
tion.

Ce qui fait tout le succès de la
pièce, c'est le charme d'une musique
vivante, entraînante, la brillante mise
en scène et surtout le ta-
lent du premier sujet, Miss Sylva.
Elle fait merveille sous son étrange
costume de Bohémienne.

Des les premières scènes, elle
avait fait la conquête du public et
le succès de la pièce était assuré.

Ajoutons que Miss Sylva s'est
fait chaleureusement applaudir
dans les complaisances qu'elle a
intercalées habilement dans la pièce
et qui ont doublé son succès.

GRAND OPERA HOUSE.

Le Grand Opera House pour-
rait avoir beaucoup de succès dans
le répertoire français dans le
rôle d'opéra. Il a été précédé par
deux chefs d'œuvre: "Antoine et Co-
cotte", "La Tosca" et "Gianni-
Schicchi". L'entrepreneur lui fait grand
honneur et le succès vient juste-
ment couronner l'œuvre.

On pouvait jusqu'ici entretenir
certains doutes sur ce que pouvait
faire ce théâtre. Ces doutes ne sont
plus permis à l'heure qu'il est. Il
s'est attaqué à trois drames célè-
bres et il les a reproduits avec une
pleine réussite. Une grande partie
de cette gloire revient de droit aux
deux artistes qui ont fait les frais
de cette série de représentations, à
M. Molbourne MacDowell et à Miss
Florence Stone, dont la renommée
et la popularité ont grandi depuis
trois semaines.

Pour se tirer d'affaire, on parait
en avoir eu besoin d'avoir l'estime
de la scène et l'habitude des pla-
nches. Il faut pour cela, au
moins deux artistes qui ont fait les
frais de cette série de représentations, à
M. Molbourne MacDowell et à Miss
Florence Stone, dont la renommée
et la popularité ont grandi depuis
trois semaines.

Les deux étoiles du Grand Opera
House ont trouvé qu'elles avaient
trouvé leur succès. Aussi le
succès de Giannina, est-il complet.
M. MacDowell fait merveille
dans le rôle d'Almeria, qui exige de
puissantes qualités dramatiques, et
il est admirablement secondé par
Miss Florence Stone.

Les autres rôles sont très habile-
ment tenus par Miss Treat Hunt et
M. Frank Sheridan.

THEATRE CRESCENT.

Comme nous l'avons dit, car
nous avons déjà donné une courte
analyse de la pièce intitulée "The
Cow Boy and the Lady", la scène
se passe au fond du Colorado, au
milieu d'une population peu civilis-
ée, presque sauvage. Il en résulte
à chaque instant des contrastes
étranges et des situations extrê-
mement émouvantes.

Dans son rôle de Teddy North,
un brillant étudiant du collège Har-
vard, M. Miller Kent fait preuve de
rares qualités dramatiques. Rien de
plus sensationnel et attrayant que
les épreuves à travers lesquelles il
est obligé de passer et dont il se tire
avec beaucoup d'adresse.

A côté de lui, et lui dérobant la
réplique, nous devons citer Miss
Warren Harmon, qui donne du ré-
sultat au rôle de Mme West-
on. Mais il faut voir cette pièce
pour se rendre compte de sa va-
leur et de l'ingratitude qui s'ac-
complissent depuis la première scène
jusqu'à la dernière. "The Cow Boy
and the Lady" est sans aucun doute
un des plus grands succès rempor-
tés par le Crescent depuis le com-
mencement de la saison théâtrale.

THEATRE AUDUBON.

Il y avait, dimanche, en matinée
une superbe chambre au théâ-
tre Audubon pour la pre-
mière de "The Man from Mexico".
Nous avons déjà raconté en quel-
ques mots le sujet de cette amusante
bouffonnerie, comique, du reste, de
la plupart de nos lectures.

Trois rôles, l'histoire d'un mari-
age qui se gâte et se fait fon-
der au violon, puis qui, pour expli-
quer son absence prolongée de
logis, cherche à faire croire à un
délit épouvantable qu'il revient d'un
pays exotique au Mexique.

Mais ce qui intéressait le plus le
public, c'était de voir M. Lester
Lorenson remplir le premier rôle
dans cette comédie.

Le parterre ne l'avait vu jus-
qu'ici dans le grand drame et
ne s'imaginait pas de quoi était ca-
pable cet artiste dans une pareille
bouffonnerie. C'est ce qui donne
son succès.

Il a raconté avec un sang froid
de véritables curiosités sur le Mexi-
que et il s'est fait applaudir à ou-
trance par le parterre enchanté de
cette métamorphose.

M. Lorenson a remporté un franc
succès.

C'était Miss Amelia Gardner qui

Feuilleton

—DE—

L'Abéille de la N. O.

No. 45 Commencé le 15 octobre 1902

DETTE SACRÉE!

GRAND ROMAN INEDIT

Par Paul Rouzet.

TROISIEME PARTIE

La Comtesse Irène.

AUX ANNEES.

Suite.

—Il est venu quelqu'un!

—Oui... monsieur Bessières.
Elle eut un geste d'étonnement.

—Monsieur Bessières?... dit-
elle... Je ne le connais pas.
—C'est l'un des plus riches
propriétaires des Antilles...
Son fils Philippe est régisseur
des domaines du comte et de la
comtesse d'Esclabert. Je l'ai vu
naître. C'est un jeune homme
charmant, doté de grandes qua-
lités.

—Celle qu'il choisira pour
compagne sera certainement la
plus heureuse des femmes.
La jeune fille posa sur sa tante
un regard interrogatif.
Que signifiaient ces paroles?
Pourquoi ces détails?
Elle demanda du même ton
d'indifférence:

—Quelle est la raison, tante,
qui te fait me dire ces choses?
Une flamme rapide traversa
les prunelles de la vieille demoiselle.
Ses lèvres remuèrent comme
pour un avertissement.
Mais elles se turent.
—Tu ne réponds pas, tante?
—Que veux-tu que je te ré-
ponde, Geneviève. Je te répète ce
que chaque dit, voilà tout.

—Elle s'arrêta.
La jeune fille n'était pas encore
venue d'apprendre à la jeune
fille le motif de la visite du père
de Philippe.
—Il fallait attendre.
... Préparer habilement le
terrain.

Aujourd'hui, tante Noémie
avait planté le premier jalou.
C'était suffisant pour l'instant.
La victoire dépendait de l'habileté
de la prudence avec la-
quelle, elle, Noémie, agirait.
Il importait, le premier jour,
de ne pas effaroucher Geneviève.
Les événements donneront
raison à la vieille demoiselle.
Trois ou quatre jours avaient
passé.

La tante et la nièce se trou-
vaient en tête à tête, dans le pe-
tit salon du rez-de-chaussée.
Un petit salon très simple,
exempt de tout luxe, dont pres-
que tous les meubles dataient du
Premier Empire.

Sur la cheminée de marbre
blanc, une pendule en bronze
doré marquait les heures.
Fernand jouait dans la pièce
voisine.

Tante Noémie et Geneviève
étaient assises l'une en face de
l'autre.
L'expression de tristesse ré-
pandue sur le visage de la jeune
fille était encore plus profonde
que d'habitude.

La sœur du commandant avait
avancé son siège. Elle prit dans
les sienes les mains de sa nièce.
—Geneviève, dit-elle douce-
ment, ton attitude m'afflige...
jamais une plainte ne sort de tes
lèvres... jamais un mot sur
des événements que ton cœur a
dû... que ton cœur doit oublier...
Et cependant à la flamme
nombre de tes yeux, au sourire

douloureux de tes lèvres, il
m'est impossible de ne pas devin-
ner que tu souffres.
—Tante!
—Ne proteste pas. Ce qui se
passe dans le mystère de ton
âme, je l'ignore. Je ne te le de-
mande pas. L'oubli s'est-il fait
en toi?... Si c'est... Je
l'espère. Il faut être forte et
songer à l'avenir, Geneviève.
Cet avenir n'est peut-être pas
aussi sombre que tu te l'imagi-
nes... Parce que tu as été tra-
hnie une fois, il ne faut pas croire
que l'humanité est composée en-
tièrement de fourbes et de tra-
ches.

Elle s'était penchée... faisait
plus forte son écho.
—Ecoute, mignonne... si de
main un jeune homme nourris-
sant pour toi un amour sincère,
profond, respectueux, se pré-
sente... si, malgré le passé, il
demande ta main, que répon-
dras-tu?

La jeune fille était devenue
d'une pâleur mortelle.
—Tante, tais-toi, tais-toi.
—Pourquoi?
—Parce que ce que tu me dis là
est impossible. On n'épouse pas
une jeune fille dans une situation
comme la tienne. Mais la réalité est
différente.

—Entant, si tu te trompais.
—Que veux-tu prétendre?
—Si... ce que je viens de te
dire se produisait... si ce qu'on
ne voit que dans les romans

avait lieu dans la réalité?
—Tais-toi... tais-toi...
—Geneviève!
—Tais-toi.
—Accepterais-tu l'amour... le
dévotement qui s'offrirait à toi?
—Par grâce, tante...
—Tu sais que ma fortune...
tout ce que je possède t'appar-
tient.

—Oh! je t'en supplie, tante—
tais-toi... tais-toi te dis-je.
Prémassante, le sein soulevé,
la fille du commandant s'était
mise à pleurer.

Elle joignit les mains... les
tendit vers sa tante en un geste
éperdu de prière.
—Vois-tu, ne me parle jamais
de cela... jamais, tu m'entendes...
au nom... au nom de toute
la tendresse que tu as pour
moi.

Elle répéta d'une voix fero-
ce:
—Jamais... jamais.
Tante Noémie la regarda con-
sternée.
Mais devant le désespoir em-
preint sur le visage de celle
qu'elle aimait par-dessus tout au
monde, elle sentit son âme envai-
nie par une immense pitié.

Elle se tut.
—Mon Dieu! que se passait-il
exactement dans l'âme de Gene-
viève?
—Aimait-elle toujours Pierre?
Non, ce n'était pas possible.
Alors pourquoi chez la jeune
fille ce geste d'effroi... pres-

que d'horreur, lorsqu'elle lui
avait parlé d'un mariage avec un
autre?
—... Avec un autre dont elle,
tante Noémie, n'avait pas même
prononcé le nom?
Geneviève s'était approchée;
quand elle fut près de la sœur
du commandant elle enroula ses
bras autour du cou de celle-ci et
après l'avoir embrassée tendre-
ment... longuement... elle
murmura:

—Tante, ne me garde garde
pas rancune de cette scène...
obtiens l'une et l'autre qu'elle a
eu lieu, veux-tu... tu sais bien
que je t'aime... Fernand et toi,
vous êtes